

# JEAN SÉVERIN, L'ÉCRIVAIN

## UN HOMME D'EXCEPTION

J'ai connu Antonin Bondat, un homme d'exception. C'était à Saint-Martin de France, le collège de Pontoise, fondé par les Oratoriens il y a un demi-siècle et, naturellement, la précision de la mémoire s'estompe. Mais c'est aussi bien car, avec le temps, derrière les détails dont les contours se fondent peu à peu dans une sorte de brume, la stature du personnage se dégage, épurée, profonde, révélant la personnalité complexe et attachante d'un homme qui a consacré sa vie aux enfants.

Arrivé en Septième à Saint-Martin où l'on enseignait aux élèves à se façonner pour devenir des adultes, le petit provincial que j'étais, tout comme les autres "jeunots", regardait avec respect les "grands" et plus encore leurs professeurs que nous n'avions guère l'occasion de rencontrer, car nous ne jouions pas "dans la même cour", ni aux mêmes heures. Tout au plus connaissions-nous quelques noms qui, à nos yeux, appartenaient à la mythologie de nos aînés. Celui d'Antonin Bondat en faisait partie, avec d'autant plus de prestige qu'à ce nom était attaché un titre dont nous ne comprenions pas très bien le sens, mais qui sonnait rond et dont le pouvoir nous paraissait extrême : Directeur des Études.

Parmi les souvenirs encore présents dans ma mémoire, il y a cette rencontre de foot où je l'ai vu pour la première fois :

- Tiens, regarde, c'est lui, me dit un de mes camarades de classe qui devait à son frère aîné le privilège d'avoir approché les professeurs des grands.

- Qui ça, lui ?

- Eh bien, lui, fit-il en désignant de la main un homme plus tout jeune, en short, qui défendait les couleurs des professeurs dans un match endiablé contre les élèves des grandes classes.

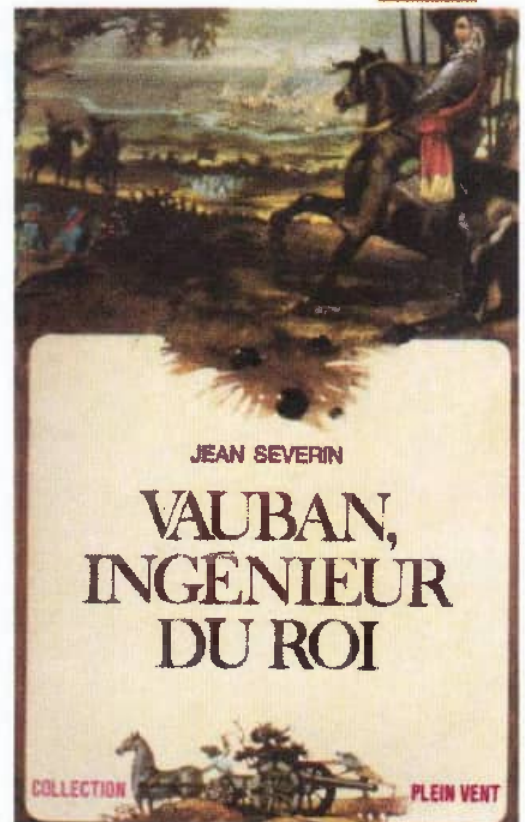
Ébahi, je contemplai ce personnage qui jouait d'une manière toute particulière, sautant avec des effets de ciseaux qui trompaient l'adversaire et lui permettaient de shooter de longs dégagements, repoussant ainsi le ballon dans le camp des élèves et donnant de l'oxygène à celui des professeurs.

Dans mes références enfantines, je ne soupçonnais pas qu'un Directeur des Études pût tenir une place de cette nature, et cette découverte me fit beaucoup réfléchir ! D'autant que cet homme étrange, qui n'avait plus vingt ans, dut s'arrêter à la fin de la première mi-temps durant laquelle il n'avait pas ménagé ses efforts.

Devant ce terrain autour duquel se trouvait rassemblé presque tout le collège, sa sortie fut accompagnée de longs applaudissements, tant de la part de ses adversaires que de celle de son équipe. En ces années d'autrefois où la télévision n'avait pas encore envahi l'univers des enfants et ne nous avait pas gavés de héros de tout poil, c'est avec beaucoup d'admiration que je refermai délicatement cette page

inattendue, à laquelle mes souvenirs attachèrent peut-être plus d'importance qu'il n'aurait fallu. Mais les enfants ne savent pas à l'avance quels faits se graveront dans leur mémoire. Je ne le savais pas moi-même, et curieusement ce souvenir est l'un des premiers qui me revînt à l'esprit lorsqu'il me fût demandé d'écrire quelques lignes sur Antonin Bondat.

Il me fallut attendre d'avoir parcouru le cycle du secondaire pour arriver enfin en classe de Seconde et entrer sous sa juridiction. La première





chose qui surprenait, quand on se présentait à lui pour la rentrée, c'était sa voix ; une voix mélodieuse, au timbre clair, à travers laquelle les mots prenaient une connotation nouvelle et presque musicale. Son regard également étonnait. Avec ses yeux qu'il plissait souvent, comme s'il regardait le soleil de face, il jugeait ses nouveaux élèves, non pas afin d'en évaluer rapidement le potentiel (pour utiliser un mot d'aujourd'hui), mais pour déceler les points forts à encourager, et les points faibles qu'il faudrait s'efforcer de réduire jusqu'à les faire disparaître si possible. Car Antonin Bondat ne désespérait jamais de ses élèves, poursuivant toujours l'espoir de les aider à développer du mieux possible leur personnalité. D'ailleurs il l'écrivit lui-même dans *Une vie peuplée d'enfants*, son livre testament : "Je me suis parfois lassé des adultes, jamais d'eux..."

En écrivant ces lignes, je garde ouvert sur mon bureau ce livre, justement, que j'ai lu plusieurs fois. La couverture le représente, avec autour du cou son éternelle écharpe qu'il laissait flotter derrière lui quand il parcourait les allées du collège avec ses grandes enjambées. Et je ne me souviens pas d'avoir jamais vu visage aussi couturé de rides et pourtant aussi jeune, avec ses yeux presque clos tant il les plissait, et ce sourire qui ne le quittait jamais.

En classe, car j'ai eu le privilège de l'avoir comme professeur de

lettres en Seconde, il nous transportait dans la vie et les œuvres des auteurs du programme, à commencer par Joachim du Bellay et son beau voyage à la suite d'Ulysse, ou encore la rose de Ronsard... à peine éclosée... mignonne, allons la voir... Sa sensibilité éveillait la nôtre, nous apprenait à voir avec notre propre regard et juger avec nos propres émotions.

Au fil des mois, derrière le Directeur des Études et le professeur de Français, c'est l'homme qui se dévoilait, dépassant le programme scolaire pour nous élever à la vie, la vraie, celle que chacun est invité à construire avec les talents, mais aussi les faiblesses qui lui sont propres. Il accepta un jour de nous lire quelques passages de *L'enfant et la nuit*, ce magnifique roman si proche d'une réalité qu'il venait de vivre et dont il continuait de souffrir. Sa démarche me parut alors un honneur, et le demeure encore à mes yeux aujourd'hui. Il nous parla de ces graines d'hommes que nous étions, qu'il s'appliquait à faire germer puis mûrir, comme s'il était à lui seul le jardinier du monde, ou du moins celui de nos jeunes vies. Et nous le sentions littéralement brûlé par les épisodes malheureux qui brisaient certains d'entre nous, histoires de familles qui se désunissaient, histoires d'enfants dont il taisait les noms et portait la souffrance ; cela se voyait, cela s'entendait aussi dans sa voix qui se mettait à trembler un peu.

De telles circonstances m'amènèrent à nouer avec lui des relations plus personnelles. Cela tournait autour de l'écriture, la puissance des phrases qui se succèdent et font jaillir un univers, cette écriture à laquelle il m'invitait fortement comme la musique des mots qu'il pratiquait avec un art consommé et qu'il me conseillait de composer et d'écouter.

Alors que j'avais quitté Saint-Martin et poursuivais, comme mes pairs, des études après le bac, il accepta de me recevoir et de m'accorder un après-midi entier. L'été commençait à peine et je faisais un stage étudiant à Paris. Cet après-midi-là, le temps s'écoula comme il sait parfois le faire, dans un raccourci saisissant. Quand arriva l'heure de se quitter, il me semblait que nous commencions à peine de parler. Il travaillait sur un manuscrit, je lui confiai mes tentatives timides d'écriture et le roman qui se dessinait dans ma tête. Il me fit tout dire de mon projet : même ce à quoi je n'avais pas pensé.

Ce témoignage sur Antonin Bondat m'offre à nouveau l'occasion de mesurer tout ce que cet homme d'exception donnait à ses élèves, même lorsque ceux-ci n'en prenaient pas conscience. Et je lui en reste reconnaissant.

Revenant en France après plusieurs années vécues à l'étranger, je me souviens encore de cette lettre reçue un matin, comme tous les anciens élèves de l'établissement. En quelques mots très simples, elle nous disait qu'il venait de partir. Quand j'y repense, il me semble voir encore son éternelle écharpe flotter derrière lui, pendant que ses grands pas continuent d'arpenter les allées de ma jeunesse. Et je suis heureux de le sentir encore si présent !

Jean-Michel TOUCHE

